

## QUI A PEUR DE LA ROUMANIE ?

### Quelques principes pour comprendre la nouvelle Europe

*par Bruno Pinchard*

#### 1. UNE MATHESIS EUROPEENNE DU MONDE SYMBOLIQUE ? (EXTENSION DE LA MATHESIS)

Je reviens de la capitale d'un nouveau pays intégré à l'union européenne. C'est à Bucarest que j'ai fêté le passage à la nouvelle année. Pourtant je ne viens pas vous apporter des nouvelles anecdotiques de Roumanie. Si la Roumanie est européenne, alors c'est l'identité européenne dans son entier qui est en question. Qu'avons-nous à proposer aux pays balkaniques pour surmonter leurs contradictions, et la contradiction qu'ils s'appêtent à porter au cœur de notre assurance occidentale ? Je proposerais un regard métaphysique sur ces défis car est métaphysique toute situation qui met en jeu les forces spirituelles d'une ère linguistique et économique donnée, ce que jadis on appelait un empire. Y a-t-il une métaphysique de l'intégration européenne ? Quelle forme d'universalité peut-elle porter dans le monde ? Aujourd'hui nous ne connaissons que des universalismes critiques. La pensée classique, celle de Leibniz en particulier, nous avait habitués à d'autres ambitions. Mais que vient faire la monadologie dans les affaires roumaines ? Elle vient y apporter ce que toute tentative de Mathesis propose, une loi rationnelle pour penser le différend des différences. Or ces différences sont d'abord des différences dans l'usage des signes et ce différend est celui du symbolique.

La pensée classique transforme en système d'intelligibilité la domination du monde qualitatif par les voies de la quantification. Pour cette raison, elle est la plus précieuse à l'heure actuelle et représente une véritable ressource pour une pensée même post-moderne. Certes, comme forme pure de la domination technique de la nature, la Mathesis est toujours Mathesis du capitalisme en voie de mondialisation, mais elle ne se confond pas avec l'usage brut du pouvoir de l'argent en vue de la production. Elle engendre une intelligibilité idéale des voies de fait du développement. A ce titre, elle est un travail de l'esprit et il n'est pas de Lumières futures qui puissent faire l'économie de son pouvoir.

On aurait tort de congédier la Mathesis sous prétexte que son espace isomorphe et son sujet identitaire ne répondent plus aux dynamiques contemporaines car il ne saurait y avoir de

connaissance de notre monde sans une intelligibilité de la Mathesis contemporaine qui procède des innovations classiques. C'est sur le fond de l'espace des modernes que la postmodernité vient inscrire ses bifurcations les plus aléatoires. Leur possibilité même appartient aux possibilités d'une spatialité étendue à l'intégralité des êtres manifestés. Cela suffit à placer le cartésianisme et ses suites comme la condition de toute reconquête par l'esprit du désordre en cours de globalisation et l'on peut prédire qu'il suffit qu'une pensée déclare une guerre aveugle à la spatialité cartésienne pour assurer qu'elle cherche à restaurer ces sacralités nues qui prétendent, au péril de tous, restaurer dans l'imaginaire les anciens pouvoirs de l'origine.

Parmi les possibilités ouvertes par le cartésianisme, il faut compter de façon éminente sur la pensée de Leibniz dans la mesure où celui-ci a su étendre au monde symbolique les exigences formelles de la Mathesis des modernes. Leibniz représente ainsi la voie inépuisable de l'inventivité métaphysique, dès lors qu'elle doit produire un concept des échanges symboliques. A la différence de ceux qui, encore pris dans le mirage d'un formalisme absolu, ne savent se fixer que sur de simple jeux logiques, il m'est apparu que l'analyse leibnizienne était en mesure de fournir une Mathesis effective à la mondialisation conflictuelle des symboles. Pour Leibniz la *Mathesis universalis* est

la science universelle de la quantité, c'est-à-dire du rapport selon lequel on estime, et par là-même, on désigne les limites entre lesquelles une chose se situe. Et puisque toute créature a des limites, on peut dire que de même que la Métaphysique est la science générale des choses, la Mathesis universalis est la science générale des créatures. Elle a deux parties : la science du fini (qui porte le nom d'algèbre et qui est exposée en premier) et la science de l'infini, où l'on détermine le fini en faisant intervenir l'infini<sup>1</sup>.

Cette définition, qui annonce la constitution d'une mathématique formelle, ne peut évidemment pas épuiser l'idée de la Mathesis, mais elle exprime parfaitement que toute Mathesis repose sur une théorie des limites et de leurs variations. C'est précisément ce qui occupe notre réflexion sur les signes, qui cherche une mesure commune à leur diversité et s'efforce à identifier les obstacles qu'une telle unification peut rencontrer. Comme l'écrivait encore Leibniz à Tschirnhaus dans une lettre de mai 1678 : « Ce que la racine est à l'Algèbre, la clé l'est à la

---

<sup>1</sup> GM, VII, p. 53

Cryptographie Divinatoire<sup>2</sup> », ce qu'on peut gloser ainsi : la loi de classification que cherchent les mathématiques dans l'ordre de la quantité, la représentation symbolique la cherche dans l'ordre qualitatif. La Mathesis du pouvoir symbolique se présente ainsi une espérance de conciliation dans la guerre universelle des identités symboliques. Celui qui pourra concevoir le groupe de transformation qui associe les symboles les plus opposés, en fait les flexions d'une loi générale et en comprend jusqu'aux déformations, inversions ou iconoclasties les plus radicales aura contribué à la convivialité future sur la terre.

Voilà donc le leibnizianisme moderne doté d'un objet à sa mesure ! Le modèle théorique le plus adapté à une telle pensée « symbolique » s'est avéré le *Quid sit idea* de 1677, avec sa théorie du concept comme « expression » du contenu de pensée projeté dans un espace de déformations analogiques régulières<sup>3</sup>. Il ne suffit ni d'une méthode ni d'une simple faculté, dit Leibniz, pour concevoir ce qu'est une idée véritable, il faut plutôt placer à son principe la possibilité d'un rapport réglé entre la chose et ce qui la représente. Une telle expression est donc antérieure à toute pensée de la représentation car c'est elle seule qui définit la valeur de vérité d'une représentation. Toute représentation sera d'abord et essentiellement expression et c'est dans ce rapport de symbolisation que repose en dernière analyse toute la portée gnoséologique de l'idée vraie. La pensée symbolique n'est donc plus soumise à la représentation, comme dans un cartésianisme strict, mais au contraire la représentation aux puissances symboliques. C'est le début des grandes innovations leibniziennes.

Ce n'est certes pas le seul Principe de raison suffisante qu'il faut voir à l'œuvre derrière cette épistémologie de l'anamorphose, mais d'abord une dynamique de la substance : comme centre de perspective la substance monadique se définit par une force de déformation et de réception angulaire des complexités noétiques. Ici, pour reprendre le vocabulaire de Leibniz, la

---

<sup>2</sup> GM, IV, p. 460. Dans ce texte, Leibniz distingue nettement l'algèbre, science générale de la quantité, et la combinatoire, qu'il définit comme la science des formes c'est-à-dire du semblable et du dissemblable. Cette combinatoire, ajoute-t-il, tend à se confondre avec une Caractéristique générale, qui définirait les signes à la fois pour l'algèbre, la musique, la logique et même la cryptographie. On notera l'aspect morphologique de cette combinatoire et son extension aux sciences de la qualité. Et Leibniz d'ajouter : « Cette Combinatoire ou Caractéristique générale contient des objets bien plus importants que ceux que fournit l'algèbre, on ne saurait en douter. Par son intermédiaire, toutes nos pensées peuvent être comme peintes ou représentées, contractées et ordonnées. » (*ibid.*)

<sup>3</sup> Leibniz, *Quid sit idea*, GP, VII, p. 263-264. Ce texte est contemporain de la lecture par Leibniz de la deuxième partie de l'*Ethique* de Spinoza.

caractéristique des signes se fait aussitôt philosophie réelle et architectonique générale. Loin de verser dans une forme de nietzschéanisme, qui n'est qu'un subjectivisme, une véritable « philosophie de l'expression » signifie que la représentation n'est toujours que le cas particulier d'une théorie générale des relations, et celle-ci à son tour ne devient monde que parce qu'elle relie des forces substantielles. Dans l'expression tout devient ainsi symbole et tout symbole rapport entre des substances. Le symbole doit être soutenu pour porter son effet. Que serait en effet un pôle non *substans* ? Seule la substance permet d'accéder à la Philosophie intérieure. La Philosophie intérieure est une proposition d'ontologisation de la pensée symbolique. L'*Antibarbarus* à venir ne serait pas un *Antibarbarus Physicus pro Philosophia reali*, mais un *Antibarbarus Mythologicus* à la recherche d'une philosophie des substances...<sup>4</sup>

Nous supposons ici que René Guénon a fourni une grammaire très complète des symboles de cette science sacrée qu'il appelle l'Esotérisme, dont la dispersion énigmatique résume le jeu des signes dans la modernité. Le modèle dont use Guénon pour ramener les signes à l'unité d'une telle science sacrée consiste à déployer toute configuration symbolique à partir d'un croisement de lignes cruciformes déterminant immédiatement un centre attracteur jouant le rôle de pôle. L'enjeu ici n'est pas de discuter cette proposition, mais de montrer que l'expression leibnizienne des contenus de pensée permet de donner une ontologie non seulement à l'organisation polaire du monde symbolique proposée par Guénon, mais encore à l'ensemble de ses déformations, aberrations, excès, renversements et contre-initiation que Guénon condamne, mais qui font partie du déploiement intégral d'une symbologie. La Tradition primordiale ne saurait être soustraite aux cabrioles des jongleurs et aux inversions obscènes qu'on voit à la porte des cathédrales. Les stratégies apotropaiques, les allusions alchimiques, les cycles saisonniers entre Capricorne et Cancer appartiennent à la révolution des signes et requièrent une loi de déformation et de reformation. Dès lors, l'ontologisation de la Tradition primordiale et de son représentant devient un idéal à la fois atteignable et souhaitable, l'ontologie leibnizienne de la substance demeurant le modèle d'intégration le plus puissant et le plus dynamique de la pensée polaire de l'Esotérisme.

---

<sup>4</sup> Cf. Leibniz, *Antibarbarus Physicus pro Philosophia Reali contra renovationes qualitatum scholasticarum et intelligentiarum chimaericarum*, GP, p. 337.

J'ai déjà montré quels obstacles devaient être surmontés pour produire cette « philosophie intérieure », et ce fut l'objet de ma lecture des *Principes du calcul infinitésimal* de René Guénon. Il s'agissait alors de montrer que la critique guénonienne de Leibniz procédait d'un dessein de clarification logique des « fictions utiles » du leibnizianisme, incapable cependant de rendre compte de l'ordre propre de l'invention mathématique. Ce néoparménidisme, qui ne veut jamais commettre le parricide platonicien sur l'être du non-être, présente l'avantage d'insister sur le caractère seulement idéal du principe de continuité, mais semble fixer la pensée sur cette conception solennelle et vide de l'Être que dénonçait déjà Platon dans le *Sophiste*.

J'en étais là de mes réflexions en cette fin d'année 2006 lorsqu'un élément nouveau s'est produit. Il s'agit de cette suite de révélations sur les Supérieurs inconnus qui auraient conduit de façon occulte le guénonisme au jugement d'un certain Louis de Maistre, qui s'en fait l'analyste et le dénonciateur<sup>5</sup>. Loin de se tenir à l'écart de la première mondialisation des symboles après la Première guerre mondiale, et de proposer une juridiction intemporelle de formes symboliques, Guénon aurait assez joué avec les pouvoirs de la terre pour manifester l'adhérence exceptionnelle de l'hypothèse de la Tradition primordiale à la crise mondiale jusque dans ses ambiguïtés extrêmes. Sous ce rapport, Guénon aurait été plus proche d'Abellio que ce dernier ne le pensait et il semble bien qu'il ait participé à la « guerre ésotérique » d'une façon moins littéraire que l'auteur de *La fosse de Babel*, qui peut-être manquait de contacts réels et d'informateurs sérieux. Mais, ici plus que jamais, le débat ne peut progresser sans la protection de Leibniz, qui soumettra toute proposition à la question de sa possibilité et demandera comment chaque prolongement de l'état humain proposé par Guénon peut répondre à une idée à travers une « expression » particulière. Ainsi la recherche leibnizienne découvre-t-elle un objet encore inconcevable à cette heure, une véritable construction conceptuelle de l'Esotérisme occidental, et Guénon est-il soumis à un point de vue philosophique qui, s'il doit être dépassé, ne peut l'être sans un travail exprès qui apportera sa contribution au débat entre philosophie et ésotérisme.

Guénon augmente ainsi sans cesse de taille, dans le meilleur comme dans le pire. Que ce soit par Jean-Pierre Laurant, par Xavier Accart ou par des études anonymes comme celle de cet énigmatique « Louis de Maistre », le sphinx du Caire présente un profil toujours plus complexe. Il

---

<sup>5</sup> Louis de Maistre, *René Guénon et les Supérieurs inconnus*, Edidit, Milano, 2006.

aurait cédé à certains jeux avec la Théosophie pourtant expressément réprouvée, il aurait osé des proximités troublantes avec le milieu alchimisant de Fulcanelli par lui dénoncé, des liens avec les Polaires combattus, des contacts avec les initiations balkaniques sans régularité, des prolongements aventureux à l'Est, entre Gurdjeff et la Maçonnerie turque et arménienne, des rapprochements suspects avec la Thulé germanique, et anticipé enfin les tentations du mouvement islamique qui révèlent les dessous du dialogue de Guénon avec le monde moderne. Il a fait mieux que le refuser ou le critiquer, il l'a sondé, il y a joué son rôle, au plus proche, en fin de compte, des fomenteurs de trouble et des agents de la contre-initiation, véritable ange divisé ou agent double de la circulation universelle.

L'hypothèse guénonienne revient finalement à supposer qu'aucun symbole ne peut agir sans instaurer un rapport avec le centre de ses révolutions et qu'à ce titre aucun symbole, dès lors qu'il est doté d'une efficacité réelle, n'est libre de définir son sens indépendamment de ce rapport de position ou de renversement à l'égard du Centre de toute la manifestation. Ainsi tout symbole est puissant de la puissance du Centre. En termes malebranchistes, tout symbole est l'occasion du déploiement de la Puissance et en termes leibniziens, toute substance se donne un point de vue expressif sur l'Origine radicale des choses. Ainsi aucun symbole n'est innocent car aucun n'est impuissant ou inefficace. Tout l'infini s'y exprime et c'est pourquoi une initiation est nécessaire pour en apprivoiser les effets.

La philosophie contemporaine ne sait communément se confronter avec les périls métaphysiques qu'en se référant aux idéaux des Lumières, sans même disposer du savoir de Kant sur le « champ de bataille » de la métaphysique. La raison n'use dans ce conflit avec elle-même qu'une part dérisoire de son pouvoir dialectique et même Hegel est au contact avec le simple ésotérisme des livres, sans mesurer toujours qu'il n'y a d'Esprit du monde qu'à travers des possessions dont le symbolisme livre seul les clés.

Pour sa part, Bucarest est une pierre levée qui a payé son tribut à la tyrannie des symboles. Mais le principal reste à venir car la dimension de son rayonnement ne cesse de s'amplifier dans le nouveau contexte européen. Le poids d'être un centre ne va que peser davantage. D'autres centres vont se dégager. Le poids des civilisations voisines va se faire toujours plus redoutable. Les conflits s'annoncent plus âpres que jamais, conflits des mythologies rivales plus que des

forces économiques nues. Nous entrons dans l'horripilation des symboles. Nulle pensée remontant à l'âge du renne ne sera de trop pour affirmer sa prééminence dans le conflit des détroits, où la Mer méditerranée monothéiste a tout à perdre à laisser entrer dans ses eaux des influences chamaniques ou orphiques dont elle exclut par principe la légitimité ontologique et psychique. C'est maintenant seulement, dans les épreuves de la crise monétaire et énergétique, que l'on va pouvoir mesurer le pouvoir des symboles sur les peuples en quête de leur identité. Mais laissons-là la géopolitique de l'ésotérisme et voyons quelques difficultés révélées par un séjour approfondi dans la nouvelle Roumanie européenne. Les difficultés ont elles-mêmes une portée symbolique. Nous y voyons comment la Roumanie peut faire substance.

## 2. ETHNO-PHILOSOPHIE AUX LIMITES DE LA MATHESIS SYMBOLIQUE (OBSTRUCTIONS A LA MATHESIS)

Le commencement de l'année est largement entamé et je peux apporter maintenant quelques correctifs à mon hypothèse globale sur les Lumières qui viennent ou ne viennent pas. Le dessein d'une Mathesis moderne du symbolisme ne me semble pouvoir être proposé que s'il intègre la possibilité de son échec. En Roumanie, ne croyez pas que la sacralité du monde qualitatif se donne sous la forme de cette immédiateté que trop de pages de Mircéa Eliade semblent promettre. En Roumanie, comme partout sur la planète des modernes, il y a seulement des êtres qui sont sacrifiés à la périphérie du système. Mais ce sacrifice même n'est pas sans signification ni sans espérance. C'est précisément ce qu'il nous faut maintenant envisager.

Les Mathesis modernes ne valent en effet que si elles renoncent à un des axiomes premiers des Mathesis classiques, celui de leur infinité en extension. L'Etendue intelligible moderne n'est précisément intelligible que si elle inclut sa limite. On distinguera ainsi des pays qui présentent un bord externe vers l'ancien monde qualitatif (type « choc des civilisations »), et des pays qui le rencontrent comme leur bord interne (type « retour du refoulé »). A coup sûr, il n'y a pas d'exemples de cas purs manifestant intégralement un seul des deux côtés. Cependant ces tendances permettent d'accéder aux différentes morphologies en cours sur la planète. Je porterai mon effort plus particulièrement sur les pays à bord interne. C'est évidemment le cas de la Roumanie et c'est ici que les figures les plus complexes se manifestent.

Un pays à bord interne est un pays dont la capitale répond à l'idéal de la Mathesis, mais dont les provinces deviennent le bord, infiniment divisible, d'une impossible intégration au pouvoir central. Dans un tel pays, la capitale s'efforce de répondre à toutes les déterminations d'une communication intégrale : tout événement est comparable à tout événement selon la proportionnalité de l'argent, de la libre circulation et du droit. Mais qu'on sorte de la capitale, le monde réel ne répond plus à sa possibilité idéale et seuls les rapports de force, de séduction, de risque et d'atavisme gouvernent l'usage de la terre concédé à l'individu par la puissance souveraine. La capitale se comporte ici comme le Dieu de Malebranche : elle ne peut voir ses créatures que dans ce qui est *en elle* qui les représente. Elle ne peut juger des différences de ses effets que par la perception des idées qu'elle en a. C'est d'ailleurs ce même principe qui est à la base de la théorie leibnizienne de l'expression : il y a expression dès lors qu'un sujet entre dans un rapport d'idéation avec les modifications, internes et externes, qui peuvent l'affecter.

L'espace des modernes est donc nécessairement un par sa dimension idéale et multiple par la variété des objets qui y prennent place. Il renferme en lui-même tous les êtres d'une manière intelligible. C'est du moins par ces formes intelligibles que nous comprenons les êtres. Nous ne les voyons que parce que nous consultons dans la modernité ce qui en elle les représente. Mais voyons-nous leur essence ou leur existence ? Comment rencontrons-nous leur singularité, si ce n'est par le peu d'impression colorée qu'ils laissent sur notre rétine impressionnée par le système d'une publicité générale ? Que savons-nous des êtres réels qui sont l'occasion de cette formidable puissance d'idéation ? Il faut s'y faire, dans un système intégral de la représentation, les êtres réels sont invisibles. Anticipés par tout le système de la représentation, ils n'ont jamais assez de réalité pour accéder à une manifestation qui leur soit propre. Dans le système moderne, le moment archaïque des choses n'a plus de forme pour se laisser percevoir ou connaître.

Ce constat pourrait ne faire l'objet que de savantes spéculations sur les rapports scolastiques de l'essence et de l'existence. Dans un pays émergent il y a des situations où vient à la manifestation la plus concrète l'invisibilité des choses. J'appelle bord de la représentation cette banlieue de la manifestation où la Mathesis se complique parce qu'elle n'est plus assurée de tout pouvoir représenter selon ses lois. Or en Roumanie, le bord ne cesse de s'épaissir. Séjourner en



Roumanie c'est se faire le déchiffreur des configurations de bord de la Mathesis occidentale. Et cela vaut dans le domaine symbolique comme dans celui des corps.

Je ne renoncerai pas pour autant à l'idée que la Mathesis est liée à l'espérance des Lumières et ce n'est pas parce qu'elle s'accompagne d'un pouvoir d'occultation proportionnel à sa puissance d'élucidation qu'il faut renoncer à la puissance d'invention de la Mathesis. Je fais plutôt l'hypothèse que l'heure est venue où la tâche centrale n'est plus dans l'élaboration des lois du monde moderne, que dans l'exploration des formes qu'elle revêt aux limites de son pouvoir de structuration. Je pense qu'il y a une morphologie des bords de l'expression symbolique des modernes et que cette morphologie est aussi susceptible d'élucidation rationnelle que n'importe quelle autre configuration constitutive du sujet moderne.

On proposera donc non seulement une ontologie générale des mythes dans leurs rapports expressifs à la structure idéale du monde, mais une ontologie des bords de cette ontologie, définie comme un aperçu sur l'invisibilité des corps symboliques qui saturent le monde historique. L'espace offrait une maîtrise intégrale du temps en réduisant tout instant à n'être que l'occasion d'un regard absolu, mais voici que le temps révèle sa puissance de résistance en imposant son invisibilité comme autant de déformations de ce regard parvenu aux limites de son pouvoir d'identification des différences.

Dans cette crise, la Mathesis ne se contente donc pas de sombrer dans son contraire et il ne faudrait pas confondre la conscience des bords d'un pouvoir de représentation avec le renoncement à la représentation. Le mot d'ordre n'est pas celui d'une régression néo-sacrale vers un Etre qui n'intégrerait pas l'ordre idéal de ses différences. Seulement il y a une typologie de ses différences qui distingue des rangs. Il y a des différences de premier ordre, qui entrent spontanément dans le système universel du marché capitaliste, et des différences de second ordre qui ne prospèrent que sur les marges de sa circulation universelle. C'est ici que les inventions symboliques sont les plus nombreuses et les plus difficiles à déchiffrer.

J'appelle ethno-philosophie ou pago-analyse le relevé systématique des obstructions qui affectent l'Etendue intelligible dans sa prétention à l'extension infinie. Comme on constate la nécessité d'une ethnopsychiatrie qui prenne en charge les symptômes des migrants, qui sont les voyageurs intrépides qui ne cessent de traverser les bords de l'invisibilité des corps, de même il

est nécessaire de penser à la pratique d'une ethnophilosophie qui associe, à une philosophie générale de l'expression, une conscience de ses limites et de la créativité de ces limites. Les limites ne sont pas des bornes, on le sait, mais elles ne sauraient se contenter d'imposer la distinction entre un savoir phénoménal et une simple pensée nouménale. Il y a des objets de bord, qui certes ne sont originels dans aucun sens. Ils ne sauraient affirmer leurs titres à l'égard de légitimité à l'égard des conditions transcendantales du sens, ni faire valoir leur provenance à partir de quelque abîme de l'Origine. Ce sont des objets mixtes, des configurations tectoniques qui ne croissent qu'au contact des plaques temporelles qui se ruent les unes dans les autres. Mais leur impureté native sont la garantie que la Mathesis n'est pas seulement aveugle, qu'elle dispose d'une capacité de détection de ce qui l'altère ou l'indispose.

Il faut comprendre en effet que la Mathesis ne saurait sans caricature grossière être réduite à un simple pouvoir de colonisation des différences, comme si le pouvoir d'idéation était seulement synonyme de réduction des différences à l'identité. Au contraire rien n'est plus différenciant que l'idéalité car ce n'est précisément que dans l'idéalité que l'esprit peut inscrire son pouvoir de différenciation infini. Encore faut-il que cette idéalité se porte aux bords de son pouvoir, par la pratique d'un risque épistémologique parallèle aux risques existentiels qu'encourt la planète tout entière. L'œuvre de Michel Leiris aura procédé tout entière de cette capacité à détecter les fissures, les fibrilles, les brindilles de la représentation dominante et ce n'est pas pour rien que le texte fondateur de cette anthropologie de la différence était voué à l'« Afrique fantôme ». Mais il y a plus de fantômes qu'on ne croit dans l'idée du monde moderne et l'encyclopédie qu'il met à notre disposition. L'ethnophilosophie erre dans ces terres mitoyennes et dessine les configurations catastrophiques qu'elle revêt, catastrophiques au sens où elle révèle des changements permanents entre les niveaux de réalité, et d'abord entre l'espace et le temps.

Il en découle ainsi un nouvel hylémorphisme où, certes, la forme substantielle ne gouverne pas une matière simplement passive, mais où une forme d'intégration spatiale se déploie sur une diversité d'actes temporels devenus les hypokeimenon des temps passés pour les temps futurs. Cette forme est toujours en puissance de nouvelles intégrations temporelles qu'elle ne gouverne que dans le mouvement conçu comme acte d'une puissance en tant qu'elle est puissance. Toute la nature intelligible est donc en mouvement, faute de quoi elle n'est jamais à la mesure des

passivités qui prolifèrent sur ses bords ni ne rejoint le potentiel d'actualité qui est le sien. Le réel s'en trouve feuilleté, mais selon un mouvement où le dernier acte tend toujours à s'emparer des actualités qui le précèdent sans y parvenir entièrement cependant. Le réel reste dès lors béant, selon une ouverture où s'engagent les sujets toujours pris entre l'ordre et la récalcitrance, c'est-à-dire entre l'espace totalisant et le temps mémorable.

L'ethnophilosophie est « polyplanaire » par essence. Elle n'est pas pour autant dépourvue d'axe organisateur car c'est parce qu'elle cherche l'âme centrée des symboles qu'elle recueille des fragments souffrants des symboles dilacérés par l'histoire. La vocation au centre se tient donc aujourd'hui dans les marges et c'est en elles que s'esquissent des symboles éternels que nous ne maîtriserons jamais, mais qui nous hantent comme une parole perdue. Toute trace d'une qualité rebelle est le début d'un mythe. Mais nulle croix n'est assez polaire pour en épuiser l'anonymat voyageur. Car ne l'oublions pas, ce n'est pas Guénon qui fait obstruction à la Mathesis, mais les villages de Roumanie.

Comme toujours le voyant se voue donc à l'invisible au cœur d'une Trans-sylvanie rebelle à toute cartographie. Mais l'idée de la Mathesis veille jusqu'au cœur du pays des tugures car la Mathesis n'est pas séparable de l'intelligence, par exemple de l'intelligence d'une Roumanie « européenne ». Vico lui-même n'a pas cru devoir donner sa *Scienza nuova* au monde sans assigner une place aux « are degli Cicoli<sup>6</sup> », aux aires sacrées des Sicules, entre Hongrois et Saxons, ni sans attribuer un âge et une fonction *poétiques* à Zalmoxis, le Jupiter des Daces<sup>7</sup>. La montagne immense se lève toujours à l'horizon bleu des Carpates et rien n'a dérangé le sévère portique.

### 3. QUELQUES EXEMPLES DE MORPHOLOGIE DU BORD INTERNE A LA RECHERCHE D'UN SYMBOLE ORGANISATEUR

L'ethno-philosophie recueille et interprète les traces de l'ancien cosmos des qualités exposé au gouvernement de la Mathesis et ses technologies. Si nous ne sommes pas capable de comprendre ces limites de notre propre force d'expression universelle, nous ne saurons nous

<sup>6</sup> Giambattista Vico, *Scienza Nuova*, éd. Nicolini, § 778, avec une note dans l'édition roumaine sur les études de Vico concernant l'histoire de la Transylvanie, p. 706.

<sup>7</sup> Giambattista Vico, *Scienza Nuova*, éd. Nicolini, § 746.

exprimer que nous-même et la raison ne jouira que de son pouvoir d'identification sans disposer d'aucune puissance de variation. Alors la raison finira par être pourchassée et vaincue, et laissera place au seul règne des enveloppes psychiques qui émanent des formes disparues. Nous voulions une raison, il nous restera un occultisme.

Je me ferai donc le porte-parole des banlieues de la Mathesis et en imposerai la nécessité au concept. On y passera insensiblement du brun au blanc, les couleurs permettant d'ordonner le plus aisément le choc des paquets sensibles qui affectent l'inspecteur de la Mathesis sur ses bords exposés. A un premier regard hivernal, on pourrait y trouver ceci :

- Le brun : le bouché, le tordu, le coincé, l'enlisé, l'encrassé, le délité
- Le glauque : le flotieux, le délayé, l'édulcoré, le coupé, le crasseux, le gras, le juteux
- Le sinistre : l'élimé, le vieillot, le décrépité, le minable, le bancal, l'avachi, le délaissé
- Le condamné : le rompu, le défait, le souffreteux, le boiteux, le mutilé, l'idiot
- Le dépareillé : le suranné, l'obsolète, le réparé, le recollé, le surexposé, le jauni
- L'enfumé : le cendieux, le pulvérulent, le grisé, l'empilé, le glaireux, l'oppressé
- Le désagréable : le méfiant, le taciturne, le renfrogné, le rogue, le soupçonneux
- Le corrompu : l'espion, le délateur, l'idéologue, le menteur, le simoniaque, le chef
- Le prostitué : le vendu, l'affiché, l'étalé, le complice, le facile, le cher, le brillant
- L'assidu : l'efficace, l'industriel, le puissant, le solennel, le glorieux, le titanesque
- Le fermé : le nocturne, le compliqué, le voûté, l'enfoncé, le redoublé, l'incompréhensible
- Le forestier : le niché, le caché, l'introuvable, l'inintelligible, le scellé, le revenant
- Le cruciforme : le réticulé, le quadrillé, le dédoublé, le compliqué, l'ornementé
- Le radical : l'articulé, le grammatical, le décliné, le dacique, l'hunnique, le primordial
- Le nimbé : le lumineux le flottant, l'intact, le solaire, le voulu, le miraculé, l'oraculaire
- L'intelligent : le méchant, le drôle, le perspicace, le rapide, le pointu, l'obscène, l'elliptique
- Le sensible : le destiné, le craintif, le vibrant, le sanglant, le transpercé, le brusque, le fier
- L'amoureux : le simple, l'offert, l'inspiré, l'incestueux, l'envolé, le délibéré, le dardé
- Le féminin : le spontané, le virginal, l'élané, l'impalpable, l'inviolable, l'auréolé, le riant
- Le blanc : le scintillant, le diaphane, l'éblouissant, le gelé, le définitif, l'éternel, l'Olympien.

Mais pourquoi s'en tenir à une simple liste de qualités, dira-t-on, toutes vouées à la dissolution dans le grand marché universel ! Mais chacune de ces qualités n'est pas seulement un état de l'esprit ou de la matière condamné à disparaître ou à se transformer, c'est un moment dans un récit, une forme dans un cosmos, aussi perturbé soit-il. Ainsi le bouché peut aller à tout instant de la délivrance au débordement, ou le blanc du vide à la lumière. Et toutes ces vibrations sont des intensités qui tiennent à part égal de l'ancien monde et du nouveau et résument la violence qu'ils exercent l'un sur l'autre. C'est un aristotélisme en train de céder la place à l'espace des modernes, non pas en théorie comme dans la dénonciation des qualités occultes chez Descartes, mais par l'échange actif des principes et des éléments. Il nous manque la physique de ces rebuts et de leur devenir. Elle pourrait susciter une alchimie, avec ses précipités, ses projections et sa rubification précieuse. Un sang fécond circule sur ces limites.

Il n'appartiendra plus cependant à Leibniz ou à Malebranche d'en porter le défi, mais plutôt à un Pascal et à son culte du feu qui vient défier la Mathesis de toute la puissance de son énigmatique Mémorial. Tous des auteurs de l'âge classique ? Oui, car seuls ils ont pensé l'espace des modernes et sa véritable puissance d'universalisation. Mais parmi ces modernes de premier rang, Pascal apporte une conscience des limites et une pratique de la rupture qui indique son cas comme exemplaire. Ce n'est pas seulement chez lui le christianisme qui réclame son droit, mais toute forme de mystère à la recherche de son centre. On pourrait dire que l'ethnophilosophie est une Apologétique des excentrés et que chaque feu de camp sur les bords de l'espace technologique est le Mémorial du Dieu vivant, non celui de mon « directeur », mais celui des Sicules et des Huns, celui des invasions et des héros, celui des vies exaspérées et des vies offertes, celui des ruines industrielles et des regards sans âge. De grands cris traversent l'espace, le culte n'est pas le même, les Jésuites ont changé de visage et de pouvoir, mais le même feu dévore la paille de la civilisation terrestre. Ce devait être un humanisme, c'est une dévotion autour de la blessure. Mais la blessure est une lèvre et son sang une parole. Les qualités blessées du pourtour ont trouvé leurs *Provinciales* et vérifient leur puissance de fustigation. Salomon de Stultie avance déjà ses demi-obscuretés et ses demi-lumières, IL VA FALLOIR PARIER.